

LE GESTE D'ALEXANDRE...

Faut-il rappeler le récit de ce nœud gordien que nul n'avait pu démêler et que le roi de Macédoine trancha du fil de son épée.

Histoire ou légende, il apparaît à certains comme la consécration de la force brutale face aux questions épineuses de la vie que la violence ne saurait résoudre.

Mais l'interprétation du symbole est multiple et je veux voir dans le geste d'Alexandre autre chose que l'opposition stupide du militaire à tout ce qui touche à l'esprit.

Ce coup d'épée c'est le refus pour l'homme de se laisser enfermer dans tous les faux problèmes et d'y consacrer son temps et sa vie au détriment de toutes les tâches nobles et élevées qui l'appellent.

C'est ainsi que dans un monde sans avenir et dans une société sans issue, l'on nous invite à nous pencher sur le fonctionnement idéal d'institutions, de régimes et de systèmes que nous n'aspérons qu'à voir disparaître.

Certains camarades, par crainte du ridicule, pour ne pas paraître ignorants de ce qui les entoure n'hésitent pas à se consacrer à telle ou telle question économique, juridique, politique et ne tardent pas à s'y engluer, oubliant la frontière qui sépare la documentation de la prise en charge.

Une erreur aussi majeure ne se produirait pas si l'on faisait cette interrogation préalable, devant tout problème énoncé: - *A quoi sert-il de le résoudre?*

Et quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, il apparaîtrait comme parfaitement inutile d'y apporter la moindre solution; quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent il serait loisible de constater que lesdits problèmes ne relèvent d'aucune nécessité, ne répondent à aucun besoin et n'ont été créés que pour noyer le poisson par leur multiplicité.

En conséquence on peut poser en axiome ces deux termes:

- d'abord, que tout ce qu'on nous présente comme absolument indispensable dans une société capitaliste et étatique, cesserait presque toujours de l'être dans un monde rationnel et organisé;
- ensuite, que même ce qui montre un caractère utilitaire indéniable, se trouve (dans l'état de choses actuel) obligatoirement détourné de ses fins, par un système vicié à la base.

En effet, entre une société qui vise au profit et une société qui vise à la répartition, entre une organisation dont le but est l'enrichissement particulier et une organisation dont le but est la satisfaction commune, entre un monde pour qui tout est fonction de l'argent et un monde pour qui tout est fonction des besoins humains, il n'y a pas divergence partielle et accidentelle mais opposition fondamentale et permanente.

Dans le premier cas, l'objet est l'enrichissement personnel, sans souci des disettes et des famines; en se servant de ces disettes et de ces famines et en les créant au besoin par des spéculations avantageuses.

Dans le second cas, la forme monétaire ayant disparu, le souci de l'humanité aussi bien collectivement qu'individuellement est la production matérielle et intellectuelle capable de pourvoir aux exigences humaines.

Dans le premier cas ce qui importe c'est de créer des besoins factices pour assurer des débouchés: modes nouvelles, publications insanes, etc..., dont le but est d'une part d'imposer une source de gâchis sans laquelle le commerce s'appauvrirait, d'autre part de maintenir un horaire de travail élevé de la classe travailleuse.

Dans le second cas tout visant à l'économie, la servitude du travail s'amoinerait, les loisirs y gagneraient en raison inverse et les besoins de l'homme seraient édictés par l'homme lui-même, riche de sa force pensante et non par snobisme, publicité mercantile et puérilité d'esprit entretenue et développée par les pouvoirs.

Lorsque comme Alexandre on a osé trancher un tel nœud gordien, que deviennent les questions qui nous obsèdent sur la valeur d'une marchandise, et si elle doit être évaluée au prorata du temps mis à la fabriquer ou de la rareté de la matière première qui la compose?

Préoccupations d'autant plus superflues qu'elles sont insolubles?

Quelles possibilités a-t-on de déterminer ce qui revient à tel ou tel homme d'une œuvre accomplie? Combien de précurseurs y ont-ils rêvé? Combien de savants, d'ingénieurs se sont-ils penchés sur sa réalisation? Combien de manœuvres et d'exécutants l'ont-ils expérimentés?

Et dès lors qu'on ignore même le nombre de ses artisans, comment pourra-t-on évaluer en temps, les tentatives et les échecs, les recherches et les méditations où quelquefois le subconscient compte plus de réussite que le conscient?

Quant à la valeur intrinsèque de la matière première son estimation en est tout aussi factice dans un temps où son extraction est plus rapide chaque jour et où même l'on peut créer synthétiquement les produits dont la nature se montre avare.

Au surplus cette rareté de certaines matières premières n'est-elle pas entretenue pour en maintenir les cours, ainsi que nous le disait notre camarade P.V. Berthier dans l'un des billets de ce journal, où il nous apprenait que des soldats montaient la garde autour de tonnes de diamants qui, jetés sur le marché, en feraient s'effondrer les prix.

En réalité la valeur d'un objet, à l'exclusion de toute estimation monétaire, est fonction du besoin qu'on en a, et une société digne de ce nom doit être capable de pourvoir à ce besoin.

Ce qui précède et qui vise la question économique pourrait tout aussi bien se poursuivre dans le domaine politique, juridique ou autre.

Encore une fois que les camarades qui s'aventurent sur un pareil terrain ne le fassent que pour dénoncer les inévitables contradictions et pour constater les lézardes d'une société mourante.

Et devant les questions oiseuses qu'ils risquent de se voir poser, qu'ils n'hésitent pas à renouveler le geste d'Alexandre.

Maurice LAISANT.
